

Heur et malheur du jeune roman grec

Longtemps connue à travers les seules œuvres de Nikos Kazantzakis – sur lequel vient de paraître un ouvrage essentiel de sa femme Eleni – la littérature grecque contemporaine commence à sortir de l'ombre. La parution chez Gallimard de la Trilogie de Vassili Vassilokos, du Troisième anneau de Costa Taktsis et du Barrage de Spiros Plascovitis dévoile au public français l'existence d'une génération littéraire en pleine évolution.

Telle était du moins la situation jusqu'au mois d'avril 1967 puisque, depuis lors, toute activité littéraire digne de ce nom a pratiquement cessé en Grèce. Vassili Vassilikos vit en exil en France. Spiros Plascovitis, arrêté le 5 juillet dernier, vient d'être déporté dans l'île de Cassos ; quant aux autres auteurs de la même génération, la plupart sont ou déportés ou exilés à l'étranger ou se sont réduits volontairement au silence. Cela est d'autant plus tragique qu'au cours des quelques années qui précédèrent le coup d'Etat, très exactement pendant la brève époque de « libéralisation » du ministère Papandréou, on assista en Grèce à une véritable floraison de talents nouveaux. Des écoles littéraires, des revues, des expositions, des courants originaux naquirent un peu partout, à Athènes, à Salonique et même en des villes plus petites. La Grèce quittait son provincialisme, s'ouvrait à tous les courants politiques et culturels de l'Europe. Le cauchemar ancien s'effaçait peu à peu – les traces de la guerre civile – et la Grèce sortait du chaos.

Ce qui frappe, quand on suit l'évolution de la littérature grecque depuis la guerre, c'est en effet la coupure radicale qui sépare les jeunes auteurs de ceux de la génération des années trente. A l'exception de Nikos Kazantzakis dont l'œuvre et la personnalité dominent les générations parce qu'elles sont l'une et l'autre une leçon de liberté, d'intransigeance et de créativité, les œuvres de la génération antérieure ne pouvaient fournir de réponse appropriée aux problèmes nouveaux posés par l'après-guerre. C'étaient pour la plupart des œuvres admirablement composées, mais qui relevaient du conte ou de la chronique et s'exprimaient dans le langage traditionnel exigé par ces genres. Notre Dame la Sirène de Stratis Myrivilis, Terre éolienne d'Ilias Vénézis, Terre de Béotie de Lilika Nakou, la Chronique d'une cité de Pandélis Prévélakis, sont des écrits, pour certains des autobiographies, doués d'un grand charme, mais n'ouvrant aucune voie susceptible de renouveler la création littéraire.

Or il était difficile, sinon impossible, après la guerre, d'exprimer les problèmes d'un pays à la recherche de son avenir en utilisant des modes narratifs traditionnels. Les événements tragiques vécus entre-temps par la Grèce, l'occupation, la résistance, les déchirements de la guerre civile intensifiés par la répression qui s'ensuivit, par les camps d'exil où furent déportés de nombreux écrivains, philosophes et poètes, tout cela provoqua une mutation profonde longtemps secrète, invisible et qui ne commença à s'exprimer que dans ces toutes dernières années. Ces événements expliquent entre autres l'importance de la littérature de document et de témoignage – témoignage sur le passé, les camps d'exil, la prison, mais aussi sur l'avenir difficile de la jeune génération, soucieuse de s'associer aux grands courants du monde moderne.

On comprend alors que la recherche d'un langage nouveau, approprié à ces mutations, à ces espoirs, à ces besoins, n'ait rien d'un problème esthétique. Il ne s'agissait ni plus ni moins que de faire entendre, enfin, la voix de la Grèce, d'une façon impérieuse, totale, efficace. C'est cette voix nouvelle que nous percevons à travers les ouvrages cités au début et bien d'autres encore non traduits en français, cette voix si peu ou si maladroitement exprimée jusqu'alors et qui brise une fois pour toutes la vision traditionnelle et folklorique dans laquelle, pendant longtemps, s'est enfermée la littérature grecque.

JACQUES LACARRIERE

- (1) Gallimard, 1968 (Trilogie), Gallimard, 1967 (Troisième anneau), Gallimard, 1968 (le Barrage)
- (2) Robert Laffont, 1957.
- (3) Gallimard, 1946.
- (4) Rencontre, 1962.
- (5) Gallimard, 1960.

Auteurs nouveaux, œuvres nouvelles

Nous présentons ici quelques-uns des nouveaux auteurs apparus ces dernières années. Mais ce terme de « nouveaux », comme d'ailleurs celui de « jeunes », convient mal à la réalité, le partage entre le nouveau et l'ancien s'effectuant moins entre les générations qu'entre les tempéraments littéraires. C'est pourquoi cette présentation de la « jeune » littérature comprend à la fois des auteurs jeunes par l'âge et d'autres, plus âgés, mais que liberté d'écriture ou leur position anticonformiste apparentent aux courants les plus actuels.

Un des faits les plus marquants de la production littéraire du pays est l'importance et la qualité qu'y revêt le genre de la nouvelle. Décrite ou tout au moins peu appréciée des éditeurs en France – sous le prétexte qu'elle ne rencontre pas de succès commercial, – la nouvelle est particulièrement goûtée en Grèce où elle a donné des œuvres remarquables, souvent plus achevées que le roman. Ce dernier, ces récentes années, a connu lui aussi un important développement sous l'influence des goûts occidentaux, mais on peut dire qu'il n'y a pas d'écrivain grec qui n'ait, un jour ou l'autre, publié de nouvelles.

Et voici un autre trait marquant : bien que la vie littéraire du pays se concentre surtout à Athènes, où se trouvent les principales maisons d'édition, la quasi-totalité des écrivains vivant, produisant et publiant à Athènes viennent en réalité d'ailleurs. Ils sont nés ou en Asie Mineure (comme le poète Séféris et le romancier Ilias Vénézis) ou dans les îles avoisinantes (comme Stratis Myrivilis, qui est de Mytilène) ou en Crète (comme Nikos Kazantzakis et Pandélis Prévélakis) ou, encore et surtout, à Salonique, ville qui est, depuis la guerre, une « pépinière » de talents nouveaux. C'est à Salonique que sont nés, qu'ont grandi, vécu des écrivains comme Vassili Vassilikos, Costas Taktsis, N.G. Pendzikis, et c'est à Salonique qu'ont surgi, tant sur le plan intellectuel que politique, les mouvements les plus importants et les plus avancés. Athènes est surtout, littérairement parlant, un creuset où se rassemblent les hommes et les talents.

Le choix présenté ci-dessous – choix limité aux œuvres en prose – ne prétend pas rendre compte en quelques lignes de tous les auteurs de talent qui se sont exprimés en Grèce depuis la guerre. Son but est plutôt d'attirer l'attention sur quelques noms et quelques œuvres révélatrices des tendances actuelles de la littérature, mais qui toutes possèdent les deux qualités essentielles à tout écrivain : l'indépendance de l'esprit et une claire conscience des exigences esthétiques de la création.

Parmi les œuvres en prose écrites au cours de ces dernières années, bon nombre appartiennent aussi à ce qu'on appelle la littérature de témoignage. Ces témoignages, qu'ils s'expriment directement sous forme de documents ou plus souvent par le biais d'une fiction ou d'une histoire, sont tous d'un niveau littéraire remarquable. Aucun d'entre eux n'a été jusqu'à ce jour traduit en français, mais il est essentiel d'en mentionner l'existence car ils constituent un aspect essentiel de la littérature grecque d'après-guerre. Citons **Haute trahison**, de Costas Kotzias, **la Grille et les Bêtes**, d'Andréas Frangias, **l'Exécution**, de Costoula Mitropoulos et, sur un plan différent car il concerne la période de l'occupation, **Et je vis un cheval vert**, de Tatiana Milliex, qui restitue dans une langue stricte, presque sévère, la mainmise progressive des horreurs et de la puissance de l'histoire sur les individus, histoire devant laquelle s'efface peu à peu comme une ombre l'impuissante protestation des victimes.

D'autres talents indiscutables ont vu le jour au cours de ces dernières années en des œuvres moins engagées en apparence – parfois même totalement désengagées – mais qui traduisent toutes la conscience d'une recherche, d'un malaise, d'un échec ou d'un appel, dont les titres seuls disent déjà la nature : **l'Été de pierre**, de Cathérina Plassari, roman d'un amour trouble entre deux adolescents, amour plus imaginé que vécu, mais ressenti viscéralement et qui naît, se déroule et s'achève dans la lumière pétrifiée de l'été ; **la Salle**, de Paulos Papasiopis, recueil de nouvelles dont certaines empruntent leur thème au fantastique kafkaïen, et d'autres à l'éveil de la sensualité ou à la trace indélébile d'un souvenir d'enfance : **Labyrinthe**, de Maria Papadimitriou (1), labyrinthe qui est celui du temps stagnant entre présent et avenir, et celui où erre une adolescence velléitaire qui pressent que le retour des mêmes murs est la loi de la vie, une loi qu'elle refuse mais dont la clé libératrice lui échappe ; **la Cité sans héros**, de Costoula Mitropoulos, nouvelles analysant avec finesse la stagnation, la pétrification de la vie provinciale saisie en des scènes où

se révèle le masque horrible de l'ennui, et trois auteurs récents qui s'affirment, par la densité de leur écriture et de leur vision, comme les plus doués de la jeune génération : Alexandre Skinas, avec **Rapport de circonstances**, Achille Théophilou, avec **Solitude – trois cercles**, et Georges Cheimonas, avec **Roman et l'Excursion** (2).

Ainsi s'affirme, en chacune de ces œuvres, la vitalité d'une littérature dont le lecteur français ne connaît encore qu'une infime partie, et de ces voix, momentanément silencieuses ou résignées, arrêtées parfois en leur naissance même, mais avec lesquelles il faudra compter quand les temps meilleurs reviendront.

A paraître aux éditions Julliard.

Des extraits des œuvres de tous ces auteurs sont actuellement en cours de traduction pour un numéro de *Lettres nouvelles* sur la Grèce.

Le monde (supplément)

23 novembre 1968